

VANIER (ALBERT)

MEMBRE PERPÉTUEL

Angers 1863-1866.

La Société des Anciens élèves vient de perdre un sociétaire bien dévoué et bien estimé de tous ses camarades.

Albert Vanier est mort, on peut dire, à la tâche. Sorti de l'École d'Angers en 1866, il eut la bonne fortune, dès son arrivée à Paris, d'entrer à la maison Cail dans laquelle tant de nos camarades se sont fait de si brillantes situations, en France et dans le monde entier, où cette grande maison a toujours su porter le drapeau du progrès industriel dans toutes ses branches.

Vanier entra d'abord comme ouvrier modeleur, car il tenait à se fortifier par l'atelier, et il avait raison. Après quelques mois d'atelier, il se fit inscrire au bureau des Études où il fut admis dans le service des Sucreries et Distilleries, à la tête duquel était alors un ingénieur de grand mérite, notre camarade Choquet, encore attaché aujourd'hui comme Ingénieur à la nouvelle Société.

Vanier ne tarda pas à se faire remarquer par

son travail et son intelligence, par son exactitude et son assiduité tant appréciées par M. Cail lui-même.

Vanier, au milieu de ses nouvelles fonctions, de ces multiples appareils si divers et si nouveaux pour lui, ne tarda pas à se reconnaître et à prendre sa voie. Il fit tant et si bien qu'après quatre années d'études laborieuses d'installations générales d'usines et d'appareils perfectionnés, la maison le désigna pour aller, à titre d'ingénieur, diriger le montage d'une de ces grandes usines qui avaient été vendues à S. A. le vice-roi d'Égypte.

Vanier fut d'abord désigné pour aller dans la haute Égypte, à Erment, sur les ruines mêmes de l'ancienne Thèbes. Il mit plus d'un mois à remonter le cours du Nil et, à peine installé là-bas, il reçut de nouveaux ordres qui l'obligeaient à revenir dans la moyenne Égypte, monter la fabrique colossale de Bibeh, où il resta pendant près de cinq ans.

C'est là que je le retrouvai en 1875 et 1876 pour la mise en marche de cette magnifique fabrique, dont le montage avait été conduit avec une activité et une intelligence dignes des plus grands éloges. Je le vois encore coiffé de son fez au milieu de tous ses chefs monteurs français et de ses centaines d'ouvriers arabes, maçons et charpentiers! Il était dans son élément, il était heureux, pauvre ami!

A la tête du service des Sucreries et Distilleries de Son Altesse se trouvait un homme de grand cœur et de grand mérite, notre excellent ami et

c amarde Jubeau, alors ingénieur en chef de toutes les Sucreries françaises d'Égypte.

Fatigué par le climat et par les difficultés de toutes sortes que l'élément arabe ne néglige jamais de provoquer chez tout esprit droit et honnête, M. Jubeau résolut de se retirer et, d'un commun accord avec Vanier, nous résolûmes de rentrer en France avec lui.

Après quelques mois d'un repos bien mérité, la maison Cail proposa de nouveau à Vanier de s'expatrier pour aller diriger une sucrerie à la Guadeloupe, et il accepta.

Il partit dans le courant de l'année 1877 pour l'usine de Zévallos, au Moule, qu'il dirigea jusqu'en 1886, époque où il dut quitter le pays, en proie à la fièvre, fatigué par le climat et par toutes sortes de difficultés.

Il revint en France, marié et père de cinq enfants en bas âge. Il s'installa provisoirement à Argenteuil, près de Paris, « afin, disait-il d'être au courant des nouvelles et de retourner à l'étranger si l'occasion se présentait ».

Il présumait trop de ses forces et la terrible maladie qui le consumait devait éteindre trop prématurément, hélas! cette existence si bien remplie.

Vanier était membre perpétuel de notre Société, qu'il aimait profondément. Elle perd en lui un membre dévoué et, moi, un ami intime et très affectueux dont le souvenir restera toujours gravé dans ma mémoire.

Je me fais ici l'interprète de tous ses amis et de tous ceux qui l'ont connu en apportant à sa veuve, à ses chers enfants et à toute sa famille l'expression très fidèle de la part bien vive que nous prenons à leur douleur.

ALLECHON.